Passer le temps

Autor(en): **Biderbost, Mathilde**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849215

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MATHILDE BIDERBOST

PASSER LE TEMPS

Elle s'étonnait que tout fût tellement différent d'autrefois... Cependant, les chalets étaient toujours à leur place. Ils avaient toujours la même patine, brun foncé, et ces toits qui s'affaissent sous les ardoises couvertes de mousse. Les deux boutiques ne s'étaient pas modernisées et le boucher avait gardé son enseigne rouge, au-dessus du hangar.

Pour le travail, comme jadis, les femmes portaient ces tabliers enveloppants, dont les fronces partent de la poitrine, et leurs têtes étaient couvertes de foulards aux tons neutres.

Qu'est-ce donc qui avait changé ? Mais le comportement des jeunes, tous vêtus à la mode de la ville ! Les filles, bien chaussées et les cheveux coupés, minaudaient. Quant aux gars, ils n'étaient qu'agitation sur des machines frémissantes. Les routes, naguère assez mauvaises, avaient été solidement empierrées, et des fontaines de granit avaient remplacé les abreuvoirs taillés dans des troncs d'arbre. Au village, plus un cheval ; tous les transports étaient motorisés. Enfin, qu'il s'agît des récoltes ou des moindres déplacements, plus personne ne marchait.

Au bord du torrent, le vieux moulin, désaffecté depuis longtemps, avait disparu.

Le chalet était fermé. Isolé autrefois, ce qui lui donnait tant de charme, il était pourvu, à présent, de plusieurs voisins.

En regardant couler le ruisseau, Laurence recréait les beaux jours passés, magnifiés par l'éloignement : Thomas, faisant fi de la tendresse qu'elle lui portait, s'était marié. Elle-même avait organisé sa vie, pas très bien. Elle pensait souvent qu'elle avait fait fausse route. Thomas aussi, disait-on...

Laurence, animée du désir de revivre, ne fût-ce qu'en pensée, les heures de félicité d'antan, était revenue au village et s'était installée dans l'hôtel fréquenté par de vieilles gens ou des couples chargés d'enfants. C'était d'ailleurs le seul hôtel.

On la reconnut. On lui parla de la mère de Thomas que l'on croyait morte, car elle ne venait plus au cours de l'été, comme elle en avait l'habitude. Quant à lui, c'était un monsieur très important. Il avait une brillante situation dans la capitale et ne se souciait pas du chalet démuni de tout confort.

Laurence n'avait plus d'entrain pour déambuler le long des routes de montagne. Enfin, elle n'aimait plus se promener seule, précisément depuis qu'elle était seule... Elle préférait flâner dans le jardin.

Des jeunes femmes, bien en chair, offraient leurs jambes, leurs épaules au soleil. L'une d'elles, dès qu'on la regardait, se déplaçait avec des mouvements de croupe provocants, bien qu'elle n'attendît rien des hommes étrangers, son robuste mari lui suffisant. Chacune recherchait un petit triomphe personnel. Laurence, elle, n'aspirait à aucun succès. Bien qu'elle eût dépassé le demi-siècle, elle refusait l'idée d'entrer dans la vieillesse. Ce n'est pas qu'elle jouât à la vieille belle, elle ne se sentait pas décliner, tout simplement. Et elle ne trouvait rien d'aussi affligeant que son amie Rosemonde qu'elle avait connue brune et qui, depuis quelques années, affichait une tignasse éclatante : « Mais, ma chère, de nos jours, toutes les femmes d'un certain âge sont blondes ! »

Rosemonde, veuve et pourvue de rentes honorables, se plaisait à recevoir ses amies avec cette gentillesse sautillante, son rire juvénile qu'elle avait au temps de son adolescence. Sanglée dans un corset, très droite, elle suivait discrètement la mode, — la mode et les progrès scientifiques qui, en reculant la vieillesse, ont fait de la femme un être sophistiqué, une aimable poupée.

Aux heures où les pourquoi ? amenaient Laurence à discuter de la destinée, si elle manifestait quelque inquiétude, Rosemonde trouvait des mots consolateurs : « A notre âge, ma chère, il ne faut pas trop réfléchir... Tant de choses bonnes nous restent encore : la gourmandise, péché mignon, la lecture... Je lis beaucoup, pour passer le temps le plus agréablement possible... Mon cher petit mari, après trente ans d'une union parfaite, s'est endormi pour toujours, vous le savez. Il me manque toujours ; mais, à quoi cela lui servirait-il à lui, si je pleurais..., et je m'abîmerais les yeux... »

Cette sagesse, qui était aussi une démission, étonnait Laurence, car : « Sans les drames qui labourent les êtres, sans les grandes tragédies qui ont marqué l'humanité, où en serions-nous ? pensait-elle. Les œuvres immortelles qui jalonnent les siècles n'auraient jamais été créées, et les joies ineffables qui nous exhaussent n'auraient pas pu naître non plus. Il n'y aurait que des robots... C'est d'ailleurs vers une telle forme que nous nous acheminons inéluctablement... Et, ce monde de robots, de quoi est-il capable, si ce n'est d'accomplir mécaniquement son petit périple ? »

Le dimanche matin, Laurence regardait les gens du village s'acheminer vers l'église, une nuée de fourmis noires. Les vieilles femmes qui étaient devenues insexuées, après avoir donné la vie jusqu'au dessèchement, avançaient, dans leur costume régional, sombre, uniformément triste, tandis que les filles qui ne connaîtraient pas les renoncements de leurs mères, marchaient allégrement. Pour elles, la messe, le sermon, c'étaient un côté de la vie, un peu comme l'envers du décor. Quant aux gars, s'ils ne manquaient pas l'office, — l'idée ne leur en fût pas venue, bien qu'ils n'eussent jamais beaucoup « mangé du curé » —, ils étaient tous piaffants, prêts à jouer leur rôle de coqs. Tous ces jeunes allaient écouter la prédication, sans que les paroles sévères pussent rien changer à leur comportement. Ils voulaient vivre vite, dangereusement. La Vespa les attendait ou bien la Jeep, pour conduire la famille à la fête de la ville voisine.

« Autrefois..., toujours autrefois..., les êtres se satisfaisaient de leur permanence. »

Vint le mauvais temps. Laurence était toujours au village. En vérité, rien ne l'appelait impérieusement ailleurs. Elle s'était un peu liée avec sa voisine de table, une femme très usée, qui lisait à longueur de journée des romans roses. « Cela fait passer le temps », affirmait-elle.

« Est-ce cela vivre ? », songeait Laurence, « user les heures suivant son caprice, si on n'est pas accablé par des tâches, jusqu'à l'heure suprême... Depuis des millénaires, les hommes n'auraient-ils eu d'autre préoccupation que de combler les jours ? »

Ses enfants lui écrivaient : « Repose-toi. » Elle acceptait de se détendre, mais elle eût voulu avoir la certitude qu'elle avait encore quelque chose à faire, qu'elle n'était pas tout à fait au rancart... Elle s'obstinait à penser aussi que la nouvelle génération n'a pas de résistance profonde. L'effervescence crée peut-être une usure précoce et l'on réserve ses forces pour les compétitions sportives.

Ce jour-là, il fit très froid. Laurence arbora un pantalon. « Vous ne sortirez pas ainsi, lui dit sa voisine, une vieille dame en pantalon, c'est du plus mauvais goût. »

La petite femme de chambre, accorte et souriante, frappa à sa porte :

— On vous demande au salon.

— Qui donc ?

— Un Monsieur.

Laurence donna un coup d'œil dans la glace. Elle n'était pas maquillée et ses cheveux qu'aucune teinture n'avait décolorés, fixés en gros chignon sur la nuque, étaient toujours abondants. Un chandail de laine rouge moulait son buste demeuré svelte.

Elle descendit l'escalier un peu trop vite et elle arriva au rez-de-chaussée essoufflée. Elle s'arrêta pour reprendre haleine.

« A votre âge, dit la patronne qui passait, c'est naturel... »

Dans le salon, un homme fit quelque effort pour sortir du fauteuil dans lequel il était enfoncé. Laurence fut fascinée par son ventre. C'était une panse enserrant tant bien que mal un amas de tripes. C'était effrayant. Laurence leva la tête et, dans l'empâtement des traits, dans un visage jaune, elle reconnut les yeux.

— Thomas !

— Je suis venu au village, dit-il, car on m'a signalé des dégâts au chalet. Ma mère, trop âgée, ne peut plus se déplacer. Et puis, j'ai appris que vous étiez ici, et j'ai tenu à vous dire bonjour...

Elle ne trouvait pas ses mots. Elle murmura cependant :

— Thomas, il y a si longtemps...

Il réfléchit, et, d'une voix sans timbre :

— Oui, Laurence, cela fait quarante ans. Cela ne nous rajeunit pas.

Horrifiée, elle contemplait cette ruine... Voilà ce qu'était devenu le bel adolescent qu'elle avait aimé, le Thomas de ses vingt ans, dont elle avait gardé un souvenir attendri. Mais ce Thomas-là venait d'être effacé d'un coup d'éponge, il était entré dans le néant, et jamais plus il ne pourrait ressusciter...

Pendant près de quarante ans, elle avait caressé des réminiscences, elle les avait chaudement nourries au détriment de l'honorable bonheur qui lui avait été donné. Si souvent, elle s'était dit : « Avec Thomas, ç'aurait été autre chose... »

Sans s'apercevoir de sa consternation, Thomas parlait de lui sans arrêt, sans la regarder, de son activité, de ses responsabilités. Fondé de pouvoirs dans une grosse affaire, il voyageait passablement, toujours en voiture. Pas de loisirs pour le sport. Il y a un temps pour tout.

Il énumérait ses tâches multiples avec complaisance, les honneurs qui couronnaient sa carrière de labeur démesuré.

Laurence tenta de rappeler certains de leurs exploits fous, de leurs conversations interminables au clair de lune. On n'était alors que puissance en devenir. On devisait beaucoup, on ne comprenait rien.

— On baratinait, dit Thomas. Et puis, la vie vous empoigne, on la subit, et, un jour, on s'aperçoit qu'on est vieux...

— Mais, Thomas, on ne peut oublier les belles heures, elles sont précieuses.

— Sentimentalité puérile, croyez-moi. La réalité, c'est autre chose.

Son regard était terne comme sa parole.

« Cet homme a déjà un pied dans la tombe, songea Laurence. Il se tue au travail. Pourquoi ? »

Tout à coup, il regarda sa montre, se leva difficilement :

— Excusez-moi. J'ai une Assemblée générale au K.F.M. Juste le temps de rentrer. On ne saurait se passer de moi. Et, d'une voix sans timbre, il ajouta : Très heureux de vous avoir revue.

Elle le raccompagna jusqu'à sa voiture dans laquelle il entra, non sans effort. Il eut encore un geste de la main pour dire adieu, puis il démarra.

« La vieillesse, conclut Laurence, ce n'est pas tant de se sentir usé, mais c'est de voir ceux de sa génération, ceux qu'on a aimés, ceux qu'on a idéalisés, diminués jusqu'à la déchéance... »

Crans-sur-Sierre, septembre 1958.

Mathilde BIDERBOST.